

La mer : des mots pour la dire

Didier Decoin
De l'Académie de Marine

Après avoir été essentiellement pratique (les livres du temps jadis enseignaient la figuration du monde et des océans, l'art de naviguer d'un point à un autre, la conduite des vaisseaux, etc.), la littérature maritime a opéré un changement de cap à 180°, osant la plus extraordinaire mutation qu'aucun genre littéraire ait jamais accomplie : elle a quitté la route de l'utilitaire pour se jeter dans l'irrationnel, l'insondable, l'infini, le mystère – dans la poésie, en somme...

On en trouvera un exemple particulièrement jubilatoire dans *La Chasse au Snark* où Lewis Carroll décrit une carte marine se présentant sous l'aspect d'une vaste feuille absolument blanche. Ce document, précise l'auteur d'*Alice au Pays des Merveilles*, faisait le ravissement de l'équipage, lequel ne tarissait pas d'éloges envers son capitaine qui avait eu l'excellente idée de se la procurer : car c'était là, enfin, une carte que tous pouvaient lire et comprendre.

Sans le savoir, Lewis Carroll ne faisait qu'anticiper la découverte récente d'une exoplanète de la constellation du Sagittaire : OGLE 390, monde composé d'un seul et immense océan. Un rêve pour le marin (peut-être aussi pour le cuisinier, car on soupçonne ledit océan de regorger de poissons gigantesques, de méga-crustacés et d'hypercoquillages – savoir s'ils sont savoureux, c'est une autre histoire !), mais un cauchemar pour l'écrivain : que peut faire un romancier d'une mer recouvrant tout, d'une mer totale, absolue, sans la moindre émergence solide ?

Car la finalité de la mer, au fond, c'est la terre. À l'exception peut-être du capitaine Nemo (mais n'était-il pas trop misanthrope, celui-là, pour mériter le beau nom de marin ?), le navigateur prend la mer pour toucher terre. L'autre terre. Celle d'en face. Au point que le plus juste symbole de la marine ne devrait peut-être pas être l'ancre qui arrête, retient, immobilise, mais ce signe typographique, et donc signe d'écriture et de littérature : le trait d'union qui relie.

Intéressant paradoxe : une littérature maritime bien comprise serait donc en réalité une littérature terrestre, c'est-à-dire une littérature de terres émergentes, de terres abordables dont l'archétype est l'île.

C'est d'ailleurs un fait constaté que les îles sont essentielles à la littérature maritime, qu'elles en sont les fondations incontournables. Et les écrivains de se déchaîner pour imaginer des îles plus extravagantes les unes que les autres. Voici Anatole France et son île d'Alca ou île des Pingouins, remorquée jusqu'au continent par le saint homme Maël, une île qui a toute ma sympathie car elle aurait peu ou prou formé la pointe du Cotentin où j'ai ma maison de pêcheur. Voici encore Alfred Jarry et l'île de Her, gouvernée comme chacun sait par un cyclope extrêmement gentil, et peuplée par les femmes dudit cyclope – celles-ci dansent pour les voyageurs, faisant virevolter leurs jupes bariolées au-dessus des pelouses parsemées de miroirs, ce qui permet de constater, hélas, que ces dames ont des sabots de chèvres et des sous-vêtements raides de crasse. On doit aussi à Jarry la découverte de l'île Amorphe (ainsi nommée parce qu'elle n'a pas de forme), gouvernée par six rois dont le sixième consacre sa vie à l'élaboration d'une œuvre monumentale célébrant les vertus des Français. À propos de Français, et donc de Rabelais, citons les confins de la mer Glaciale décrite dans le *Quart Livre* où Pantagruel constate que paroles, pleurnicheries, cris et gémissements, gèlent en plein air tellement il fait froid, et qu'il faut attendre le dégel pour les ouïr à nouveau. Le poète Jules Supervielle, qui souvent traversa l'Atlantique pour se rendre en Uruguay, situe, par 55° de latitude nord et 35° de longitude ouest, l'île de l'Enfant-de-la-haute-mer, qui a la particularité de disparaître dès qu'on l'approche. Elle est habitée par une seule personne : une fillette de douze ans, tombée à la mer du quatre-mâts à bord duquel naviguait son père ; à jamais captive de l'amour désespéré de celui-ci, la pauvre enfant n'a même pas la ressource de trouver le repos de la mort. Beaucoup plus désopilante est l'île de la Civilisation, abordée par Henry-Florent Delmotte lors d'un voyage en Polynésie, et où les ministres portent autour du cou, en guise de cravate, un nœud coulant permettant de les étrangler en cas d'abus de pouvoir ; quant aux députés, ils sont élus parmi les sourds-muets de façon à ne pas embêter la population avec leurs discussions (forcément) stériles¹...

At last but not least, je n'aurai garde d'oublier l'île de tous les mythes : l'Atlantide qui, depuis Platon et Diodore de Sicile, a inspiré des écrivains aussi divers que Stephen Lawhead, Francis Bacon, Pierre Benoît, Jules Verne, Jean Ray, Pierre Bordage, Conan Doyle – et jusqu'à la si troublante Anaïs Nin qui, dans ses heures de désarroi, se persuadait d'être une petite atlante exilée, et donc invulnérable à notre stupidité.

Aller sur l'océan pour le dire

Sans doute peut-on chanter le vin sans avoir vendangé, ou parler d'amour sans avoir encore jamais aimé (il faut bien une première fois, une première audace...), mais je ne vois pas qu'on puisse dire l'océan sans être allé dessus. Ce pourquoi les écrivains de la mer ne se sont pas contentés de verser de l'eau salée dans leurs encriers : plus souvent qu'on ne croit, ils ont eux-mêmes escaladé la lame, et pas forcément comme passagers. Ainsi Eugène Sue, filleul de l'impératrice Joséphine, servit comme chirurgien auxiliaire sur le *Rhône*, sur le *Foudroyant*, sur le *Breslaw*, prit part à la bataille de Navarin (dernier grand

¹ Liste non limitative ! Pour un surcroît de rêves, lisez le *Dictionnaire des lieux imaginaires* d'Alberto Manguel et Gianni Guadalupi (*Actes Sud*, 1998).

Littérature et mer

La mer : des mots pour la dire

combat naval de la marine à voiles), puis, devenu riche grâce à un héritage, quitta la Royale pour se consacrer à une autre vogue, celle de la littérature maritime très à la mode dans les années 1830 ; et voici comment le feuilletoniste des palpitants *Mystères de Paris* fut aussi l'auteur d'une très sérieuse et très remarquable *Histoire de la Marine*. Signalons encore Maupassant à bord de son *Bel-Ami*, Jules Verne sur ses *Saint-Michel*, Blaise Cendrars sur à peu près tout ce qui flottait – avec une préférence marquée pour les soutes et la chaufferie où, malgré son bras en moins, il n'hésitait pas à enfourner le charbon dans la gueule brûlante des chaudières –, et, bien sûr, Alexandre Dumas qui engloutit tout ce qu'il possédait pour s'acheter un bateau, la goélette *L'Emma*, qu'il bourra d'armes, de munitions, et surtout de quatorze tailleurs rivés à leurs machines à coudre comme galériens à leur banc de nage, avec mission pour eux de coudre les quatre cents chemises rouges que Dumas destinait aux hommes de Garibaldi qui s'apprêtaient à prendre Naples. Et ne perdons pas de vue Henri de Monfreid sur son boutre en Mer Rouge, ni le grand, l'immense Conrad, de son vrai nom Korzeniowski, qui qualifiait ses chefs-d'œuvre de « *foutaises et mélasses stupides* », et qui servit près de vingt ans dans la marine (française d'abord, britannique ensuite) avant de se consacrer à la seule littérature, estimant que ses deux vocations étaient devenues l'une et l'autre trop exigeantes pour supporter un partage.

La première saga romanesque, le cycle qui est en quelque sorte la Mère de tous les romans, *l'Iliade et l'Odyssée* d'Homère, n'est-elle pas furieusement maritime – furieusement, dis-je, parce que les vents y rafalent, que les vagues y déferlent, que les navires y dansent un sirtaki endiablé sur des airs de tempête, et qu'Ulysse y joue les naufragés de grand charme ? Et la Bible, donc, avec son arche de Noé, ses barques du lac de Tibériade, sans oublier les cabotages méditerranéens des apôtres Pierre et Paul !...

La mer littéraire, parfois cachée

Il en est de la mer littéraire comme de la vraie mer – elle est parfois cachée, obturée, voire même défigurée par les signes de la civilisation, ou du moins ce qu'on appelle civilisation. En littérature comme en promenade (mais lire, n'est-ce pas une manière de baguenaude ?), il faut parfois se tordre le cou pour entrevoir la mer.

Car s'il y a les romans de l'appareillage et du grand large (oh ! de grâce, et pour votre plus grand plaisir, (re)lisez Edouard Peisson : *Parti de Liverpool* ou *Le Sel de la Mer...*), il y a aussi les romans du rivage, toute cette littérature côtière où le microcosme du navire est remplacé par celui de la ville maritime avec sa plage hors saison, ses vitrines passées au blanc d'Espagne derrière lesquelles se fripent les bouées-canards de l'été dernier et verdissent, telles les tapisseries d'autrefois, les filets bleus pour cueillir des crevettes, avec ses villas closes à l'atmosphère idéale pour le meurtre et la mélancolie – et puis revoici l'été, les sables repeints aux dorures aoûtiniennes, l'odeur de vin grec des pins maritimes, les jeunes femmes dénudées, leurs baisers ourlés et humides comme l'estran, l'Hôtel Beau-Rivage et ses petits adultères feutrés, la mer « saisonnière » où la comédie humaine s'en donne à cœur-joie...

Ah ! *L'Écornifleur* de Jules Renard, follement, délicieusement, cruellement balnéaire...

Après la littérature balnéaire (ou tout à côté d'elle), la littérature portuaire, avec ses quais dans la nuit, ses grues, ses entrepôts, ses bouges à matelots, ses cargos endormis, est riche de pages qui comptent parmi les plus belles, les plus intenses de la galaxie romanesque.

Ainsi l'œuvre maîtresse de Boris Pasternak pourrait ne pas être *Le Docteur Jivago*, mais *L'Enseigne de Vaisseau Schmidt*, formidable épopée d'un simple lieutenant de la marine marchande qui, lors de l'insurrection de 1905, prend le commandement de toute la flotte de guerre de Sébastopol.

Et dit-on assez que Georges Simenon, dont on a fait le chantre des petits bistrotts fleurant bon le bœuf miroton et le côtes-du-rhône, ce qui n'est pas faux, est aussi le romancier qui a le plus fréquemment et le plus abondamment décrit l'espace maritime ? J'ai repéré dans son œuvre des peintures de ports aussi divers que La Rochelle, Concarneau, Fécamp, Dieppe, Rouen, Ouistreham, Port-en-Bessin, Anvers, Hambourg, Delfzijl, Reykjavick, Istamboul, Libreville, Panama, Buenaventura, Papeete – et je suis sûr d'avoir manqué d'autres escales...

Une littérature d'initiation au monde

Dans un livre consacré à ses lectures d'enfance, Michel Tournier rappelle que Jules Verne, dans *Les Indes Noires*, les Indes étant à entendre ici dans le sens symbolique du mot, fait d'une mine de charbon, profonde, écossaise et désaffectée, le lieu d'un séjour idéal, une sorte de nouvel Eldorado pour l'humanité, du moins pour quelques-uns de ses représentants. Rien ne manque à ce paradis des ténèbres puisqu'on y trouve même, au fond d'une caverne immense, une mer souterraine sur laquelle on peut naviguer sans rien craindre des tempêtes – et pour cause : un ciel de granit la recouvre !

La mer – la nôtre, celle à l'air libre – serait donc un peu les Indes Bleues supposées nourrir l'humanité, lui fournir énergie, remèdes, richesse, rassembler et réconcilier les hommes autour d'un patrimoine commun.

Or justement, la littérature maritime, qui est une littérature de découverte(s), est aussi une littérature d'initiation au monde et à la société humaine. Donc une littérature à mettre entre toutes les mains. D'urgence.

Ne la confinons pas dans les rayons du fond. Elle a droit aux vitrines. Parce que, loin d'être un sous-genre littéraire emplumé de je ne sais quel exotisme, elle est vitale : comme le ressac, elle vient inlassablement rappeler certaines vérités. Dont celle-ci : ce n'est pas au prétexte que l'océan est une infrastructure de transport ne réclamant aucun entretien qu'il faut lui accorder moins de respect, moins de soins, moins d'investissements qu'à un tronçon d'autoroute.

Jean Giraudoux écrivait en 1944 : « *Il comprit pourquoi il allait de nature vers la mer : c'est parce que les hommes n'arrivent pas à la souiller et qu'ils ne la touchent que par ce qui ne se salit pas, que par ces extraordinaires objets que sont [...] les navires.* »

La mer sans taches. La mer immaculée. Ce n'était pas au commencement du monde, c'était il y a seulement soixante-cinq ans...